

ENVOL DE PLUMES

ATELIER D'ÉCRITURE « VIRTUEL »
DU CLUB DES AÎNÉS DE CAROUGE
MARS - JUIN 2020

Avec le soutien de Pro Senectute Genève

Carouge, 2020.

© Club des Aînés de Carouge

Avec la collaboration de Christine Détraz – www.ecrire-etc.ch –
pour le graphisme et l'édition.

UN TÉMOIGNAGE PRÉCIEUX

Joël Goldstein, Directeur de Pro Senectute Genève

Le 13 mars 2020, tout s'est arrêté. Le Coronavirus a freiné toutes les activités humaines obligeant le Conseil fédéral à décréter le semi-confinement. Nous nous sommes retrouvés confrontés à deux réalités : les fragilités de notre vie actuelle et ce qui nous semble essentiel et positif dans nos existences. Comme le village des irréductibles Gaulois, les membres de l'Atelier d'écriture ont résisté à tout ce qui se déstructurait autour d'eux, en créant un *atelier d'écriture virtuel*.

Là où nous fûmes nombreux à chercher du sens dans cette crise sanitaire, ces résistants se sont assis devant leur écran et y ont laissé libre cours à leur créativité. Comme des abeilles se réveillant d'un long hiver, ils ont butiné les mots avec toute la force de leurs émotions. Ces textes sont et seront un témoignage précieux de ce que fut ce Printemps 2020.

Alors qu'au sein de Pro Senectute Genève nous gérons en première ligne la crise sociale que vivaient les seniors, les auteurs de cet ouvrage sont venus nous voir, au début du déconfinement, pour nous demander de soutenir la publication de leurs textes. Avec toute l'humilité de la chrysalide sortant de son cocon, ils nous ont apporté une sélection de textes parmi les 200 qu'ils avaient rédigés durant cette période. Malgré le peu de disponibilité que nous pouvions leur accorder, leur démarche nous a immédiatement séduits. Nous sentions tellement d'espoir dans l'énergie qu'ils ont mobilisée pour écrire qu'il nous a semblé indispensable de participer au partage du formidable élan qui fut le leur.

Les seniors ont payé un lourd tribut dans cette crise. L'âgisme et le paternalisme, au nom de la protection des plus fragiles, ont fait du mal. Les personnes âgées ont été totalement infantilisées et leurs droits et leur liberté ont été bafoués. Or, au travers de ces textes, la sagesse mais aussi l'impertinence nous sont amenées, ici par les aînés, comme une nécessité absolue du vivre ensemble.

Lorsque nous nous sommes rencontrés dans mon bureau pour discuter de ce projet de publication, me revenaient sans cesse ces mots de Paul Eluard prononcés lors d'une conférence donnée en 1936, qui me semble si bien résumer la démarche des membres de l'Atelier d'écriture : « Le temps est venu où tous les poètes ont le droit et le devoir de soutenir qu'ils sont profondément enfoncés dans la vie des autres hommes, dans la vie commune. (...) La solitude des poètes, aujourd'hui, s'efface. Voici qu'ils sont des hommes parmi les hommes, voici qu'ils ont des frères.* »

*Paul Eluard « La vie immédiate » Editions Gallimard, 1939, Paris.

UNE BELLE AVENTURE

Denise Martin, Animatrice responsable de l'atelier

L'atelier d'écriture et de lecture du Club des Aînés de Carouge existe depuis cinq ans. Le Club des Aînés était présidé par notre regretté Michel Messiaux. Son actuel président, Claude Morex, lui a succédé, et nous lui savons gré de son soutien. Au fil du temps, notre atelier a été suivi de plus en plus fidèlement et par un nombre croissant de participants. De vendredi en vendredi, il est animé une fois par mois, à tour de rôle, par Eveline Monticelli, Gerda Ferrari et moi-même. D'autres participants de l'atelier ont aussi quelquefois proposé une animation, chaque fois avec succès. Un bel esprit, une vraie complicité sont nés au sein de cet atelier. Mais... mi-mars est arrivé avec la pandémie. Au grand dam de tous, le Club des Aînés doit fermer. On ne peut plus se réunir, on doit rester chez soi.

C'est alors que l'idée d'un atelier d'écriture « virtuel » hebdomadaire a surgi, point de départ d'une forte et belle aventure qui a réuni 14 participants pendant 13 semaines. Dès mi-mars et pendant trois mois, lors de chaque début de semaine, le thème est soigneusement choisi par un-e participant-e et envoyé par courriel à toutes et tous. Chacune et chacun envoie son texte par messagerie (souvenir, fiction, poème, acrostiche, etc.) à propos du thème donné jusqu'au vendredi, dernier délai, jour où une compilation de tous les textes est réalisée.

Quelle aventure s'exclame Gerda ! Chaque semaine, j'attendais ce rendez-vous avec mes ami-e-s de Carouge. Qui a donné la consigne ? Quel est le sujet cette fois-ci ? Très vite, au début de la semaine arrivaient les premiers textes qui me mettaient instantanément dans l'ambiance. Le romantisme de l'un, la fantaisie de l'autre, une dose de bon sens, un poème plein de douceur, et un peu de nostalgie !

Oui, ce fut une belle aventure qui nous a aidés à traverser le temps du confinement. Malgré la morosité ambiante, des seniors ont été créatifs, se sont exprimés, ont partagé, grâce à l'écriture, émotions, tristesses, rires, humour, avec constance et motivation. Enfin, cerise sur le gâteau, la Fondation Pro Senectute, vivement intéressée par notre démarche, soutient la publication de cette brochure contenant quelques-uns de nos textes (un choix de 43 textes parmi plus de 200). Oui, cet atelier d'écriture « virtuel » a été une vraie source d'eau vive !

UN ATELIER D'ÉCRITURE « VIRTUEL », DANS LE TEMPS DU CONFINEMENT. *Vécu des participants*

Les textes reçus des participants de l'atelier, presque quotidiennement, égayaient mes journées.

Albertine

Des moments de pur bonheur dans la grisaille quotidienne !

Denise

Rejetée de partout, séparée des miens, grâce à l'atelier «virtuel», j'ai survécu à une probable dépression !

Denyse

L'atelier «virtuel» m'a plu car il permet le temps de la réflexion, à partir d'une étincelle qui surgit inopinée, puis le soin de la forme du texte permet d'offrir quelque chose qui honore le créateur.

Edmond

Cet atelier était une manière de garder le contact entre nous, de ne pas perdre « la main ». Tout cela a été plus loin qu'une aventure littéraire «virtuelle», ces échanges nous ont permis de créer un lien plus profond.

Eveline

Les bienfaits que nous trouvons dans le simple geste d'écrire sont nombreux. La clarté d'esprit, les clés de tiroirs fermés en nous et la voix de la conscience, la musique de notre cœur pour n'en nommer que quelques-uns. Ecrire nous a aidés à mieux accepter notre retraite. Ce que nous entendons dans le silence, ce sont les vérités que nous mettons sur papier.

Geneviève

Quelle aventure ! Chaque semaine, j'attendais ce rendez-vous avec mes ami-e-s de Carouge. Qui a donné la consigne ? Quel est le sujet cette fois-ci ? Très vite, au début de la semaine, arrivaient les premiers textes qui me mettaient instantanément dans l'ambiance ! Le romantisme de l'un, la fantaisie de l'autre, une dose de bon sens, un poème plein de douceur et un peu de nostalgie ! Merci pour ce rendez-vous hebdomadaire qui a fait que je ne me suis pas sentie oubliée, ni mise de côté, voire même inutile.

Gerda

Vautré sur le canapé, l'ordi sur un tabouret, je réfléchis... Je m'assieds et commence à transcrire mes pensées, mes délires. Heureusement qu'il y a l'atelier « virtuel ». Fou, je serais devenu fou sans lui !

Guy

Pendant ce temps du confinement, j'ai pu faire un projet pour l'avenir et j'ai beaucoup apprécié les textes reçus. Ce fut aussi un temps de résilience et un temps de patience où j'ai appris à observer.

Jean-Marie

J'ai beaucoup apprécié cet atelier d'écriture « virtuel ». Cela m'a permis de mieux me concentrer, seule. Mes idées sont venues plus facilement en tapant sur l'ordinateur.

Marie-Françoise

Ce fut une expérience très aidante, motivante aussi, comme un « devoir » à rendre, qui donnait un rythme à la semaine.

Nadège

Pour cet atelier d'écriture « virtuel », je me suis « mise à table » avec plaisir.

Lucienne

Dire que le courant a passé parmi les membres de l'atelier d'écriture est un euphémisme. Car le courant fut à la fois continu et alternatif. Des textes, 200 au total, sur des thèmes définis chaque semaine aussi improbables que « portes », « cheveux », « ouf, mon poids » sans que personne ne jette sa plume pour cause de manque d'inspiration. Un courant intense, avec énergie renouvelable, et bien sûr, chacun chez soi - confinement oblige !

Patrick

Au temps du confinement, la nature semble plus belle, les êtres que l'on aime aussi.

Woody

SOMMAIRE

THÈMES ET TEXTES DES AUTEURS

ENIVREZ-VOUS

Mais de quoi ? De vin, de poésie, ou de vertu, à votre guise, mais enivrez-vous !

S'enivrer	Denyse Huc
Ma bouteille d'espoir	Denise Martin
Une journée de soleil	Albertine Melliflue
Patricia	Patrick Rège
Enivrez-vous !	Lucienne Stitelmann

LAC LÉMAN

Anecdote, hymne, poème, souvenirs autour de notre lac.

Hommage agile et au Léman	Edmond Charbonnaz
Lac Léman	Marie-Françoise David
Le Léman, Genève et moi	Woody Lauber-Zand
Lac de Genève dit Lac Léman	Albertine Melliflue
LE lac	Eveline Monticelli

UN JOUR, JE PARTIRAI DANS UN PAYS LOINTAIN

« Au besoin, pars dans les pays lointains et reviens-en plus certain »
Daniel Desbiens

Dans ce pays lointain	Guy Fournet
Un jour, je partirai dans un pays lointain	Nadège de Freudenreich
Partir dans un pays lointain	Woody Lauber-Zand
Mon lointain pays	Jean-Marie Leuzinger

LA CHAISE

Un peu de légèreté : un sujet hors du commun.

La chaise	Marie-Françoise David
Voyage sur le Queen Mary	Woody Lauber-Zand
Banc public, suivi de Petit banc	Denise Martin
La chaise en plus	Lucienne Stitelmann

DEMAIN

« La vie nous donne toujours une seconde chance qui s'appelle
demain » Paul Fort

Miroir aux alouettes

Nadège de Freudenreich

Demain

Geneviève Mercier

Demain, demain ou demain, avenir?

Eveline Monticelli

LA PORTE

Objet matériel et métaphore.

Je suis la porte

Nadège de Freudenreich

Une histoire d'amour tirée par les gonds

Denyse Huc

La porte

Geneviève Mercier

CHEVEUX

Un thème à ne pas se faire des cheveux blancs !

Une mèche de cheveux

Guy Fournet

Chevelure rousse

Jean-Marie Leuzinger

Agrippa

Patrick Rège

JOUR DE PLUIE

A vos parapluies... pardon, plumes !

En ce jour de pluie

Marie-Françoise David

Jour de pluie

Eveline Monticelli

Tamaylah et la danse de la pluie

Patrick Rège

OUF MON POIDS !

Un sujet pesant.

Dialogue entre Gerda et son miroir

Gerda Ferrari

Le poids

Albertine Mellifluo

Le poids d'un virus

Geneviève Mercier

MULTICOLORE

Colorions nos vies !

Toutes les couleurs du monde

Edmond Charbonnaz

Mes petits bonheurs colorés

Lucienne Stitelmann

SILENCE

« Toute la journée je vais me tenir dans un coin de cette grande salle de silence qui est en moi » Etty Hillesum

Silences

Denise Martin

Le silence

Geneviève Mercier

RIRE

« Mieux est de ris que de larmes escrime, pour ce qui rire est le propre de l'homme » Rabelais

Rire

Denyse Huc

IMPRÉVU

La pandémie est arrivée...

Règlement de compte à O.K. Corral

Edmond Charbonnaz

PORTER PLAINTÉ OU PAS ?

Mais à qui ? De quoi ?

Porter plainte ou pas ?

Gerda Ferrari

EPILOGUE :

Créer une histoire à partir d'une chute.

Madame Sidonie

Gerda Ferrari

Enfin...

Présence

Jean-Marie Leuzinger

DoFaim

Guy Fournet

ENIVREZ-VOUS

MAIS DE QUOI ?

DE VIN, DE POÉSIE, OU DE VERTU,
À VOTRE GUISE, MAIS ENIVREZ-VOUS !



S'ENIVRER ?

Denyse Huc

Depuis quelques semaines, avec vous, mes amis en écriture, je me soûle de mots pour occulter des maux plus pernicioseux.

Aujourd'hui, je voudrais m'enivrer de silence... ne plus entendre les jérémiades de ma voisine, les propos racistes de ma concierge, les rumeurs colportées par les vieilles pies du quartier !

J'aimerais que ces teignes ferment leur clapet venimeux, qu'aucune de leurs paroles poisons ne me parviennent. Je ne serai jamais le réceptacle de leurs ragots, l'oreille complaisante à leur ignominie.

Alors toi, le silence, laisse-moi me noyer dans ton néant, je veux m'étourdir de tes notes subtiles, divaguer dans ton espace, m'imprégner jusqu'à l'ivresse de ta pureté.

N'échapper au vertige qu'aux doux pépiements du merle, du moineau, de la mésange. Ce chant-là, je l'accueillerai jusqu'à plus soif, ce sera l'onde frémissante sur cet océan de calme, ce qui te rendra palpable, enivrant silence.

Santé, a dit le pépé
Et un godet s'est enfilé.
Santé, a répliqué la mémé
qui l'a de suite imité.
Santé, a dit Gaston,
brandissant le litron.
Santé, a répété son compagnon,
son copain, le pochtron.
Santé, a bafouillé Marco
avalant cul-sec son porto.
Santé, a bredouillé Mado
qui ne boit jamais d'eau.
Santé, n'a pu dire Joséphine
affalée devant son gin.
Sers-moi donc un pernod
a hurlé son Jules, le poivrot.

En fin de soirée, pépé s'est écroulé.
C'est mémé qui l'a couché.
Marco, titubant, s'est pris
un gnon de Gaston.
Joséphine a insulté
voisins et voisines.
Debout sur la table, Mado
a massacré un fado.

Et la nuit :
dans les crânes
ça vrille et comprime,
on court de la cuvette à la bassine,
on se fait une orgie d'aspirine.

Et le lendemain :
tous jurèrent, paroles d'alcoolos,
de ne plus boire que de l'eau !

MA BOUTEILLE D'ESPOIR

Denise Martin

Oui, j'ai trouvé une bouteille d'un genre particulier : une bouteille d'espoir. Elle est assez grande, transparente. Comme dans l'eau ferrugineuse, il y a des bulles qui voyagent, montent et descendent, une valse de bulles colorées bleues et roses.

J'ai souvent soif, très soif de bonheur, d'espace, de liberté. Alors je cherche ma bouteille d'espoir qui m'attend sagement sur mon bureau. Je l'attrape, l'ouvre, et je bois de larges rasades de son eau pétillante. En moi, monte alors une vague de contentement, une ondée d'allégresse. Je bois encore deux gorgées, une pour être bien, l'autre pour me sentir encore mieux.

C'est une bouteille magique. Je l'ai trouvée chez un marchand des quatre saisons. On était au printemps. Le marchand m'a dit : « Prenez donc cette bouteille. Elle vous donnera des forces et un élan vital bienvenu ». Je l'ai écouté. La bouteille n'était pas très chère et légère dans mon sac.

Les jours ont passé. Une pandémie s'est abattue sur nos contrées. Je buvais toujours l'eau de ma bouteille d'espoir mais un jour, j'en eus assez. J'avais le cœur gros. Nous étions confinés. Une soif inextinguible me prit. Je saisis la bouteille et j'avalai toute son eau d'une seule traite. En reposant la bouteille, je me rendis compte que j'étais ivre. Voilà, j'avais trop bu, j'avais vidé le contenu de ma bouteille d'espoir. Je m'étais enivrée sans le vouloir.

C'est alors que je me suis souvenue de Baudelaire qui disait : « Enivrez-vous de vin, de poésie ou de vertu ». Moi je m'étais enivrée d'espoir. Ma bouteille était vide mais j'étais remplie d'espoir. Et je ne le regrettais pas. Mon ivresse dura deux mois et quand je revins à moi, la pandémie s'était éteinte, la vie normale avait repris, tout doucement. Jamais je n'oublierai le miracle de ma bouteille d'espoir ! Elle m'avait aidée à traverser le désert.

UNE JOURNÉE DE SOLEIL

Albertine Mellifluo

Le réveil sonne,
il y a fort longtemps qu'il est au repos,
ou ai-je rêvé après une nuit chahutée !

Debout !
Que vois-je sur ma messagerie, courriel ?
Cette semaine, thème :
Enivrez-vous !

De bleu, alors vite, une ivresse de café,
pour être gaie comme un pinson durant cette journée.
C'est toi ma p'tite folie, mon p'tit grain de fantaisie.

La frite s'installe en moi, j'enfourche mon vélo,
vais m'enivrer de vitesse, cheveux au vent,
jusqu'à ma campagne genevoise.

Me griser de parfum,
respirer l'air,
admirer les couleurs diverses de la
floraison et arbres aux verts multiples,
sentir gazon et terre humide,
tout cela sans masque.
Quel enivrement !

Puis pour couronner cette belle escapade,
m'enivrer d'un petit apéro.

Santé !

PATRICIA

Patrick Rège

Je viens juste d'arriver sur la piste d'envol.

Deniza, la contremaîtresse, me dit : « Prochain objectif, le carré de trèfles juste là devant toi à 20 mètres. Tu fais le plein de pollens au plus vite, tu reviens à la ruche, tu poses ta cargaison et tu repars. On se dépêche. Bon vol. Exécution ! »

Bzzz... Et me voilà repartie pour le butinage du carré de trèfles. La trentième fois depuis l'aube. Chez nous, les abeilles, la vie, c'est boulot, boulot, boulot encore, et parfois dodo, en douce, un tout petit peu. Le travail, c'est notre raison d'être.

Mais à cet instant, juste après avoir récolté quelques fleurs de trèfle, il s'est produit quelque chose d'inhabituel.

Pour la première fois, j'ai ressenti une envie, une envie personnelle, individuelle même. L'envie de transgresser les ordres incessants de Deniza en m'octroyant une petite balade. Une balade rien que pour moi, pour mon seul plaisir égoïste. Un appel du printemps, vous croyez ?

Quelques secondes d'hésitation, et puis, hop ! enfin, bzzz. Et me voilà partie en goguette.

Juste après le carré de trèfles, des fleurs de pissenlit me tendent leurs étamines. Mmm ! délicat nectar ! Mon escapade commence bien.

Mais que sens-je par-là ? Un saule couvert de chatons, juste sorti de sa torpeur hivernale et un grand tilleul scintillant dans la lumière du matin. Un coup d'ailes et j'y suis. Mais lequel vais-je préférer ?

Assurément le tilleul ! Ah oui, c'est velouté et capiteux ce pollen-là. Je lui trouve même des vertus relaxantes et, en ce moment, ce sera idéal pour oublier un peu l'agitation de la ruche. C'est donc le tilleul que je préfère. Sauf que... les chatons du saule, pardon, mais quel moelleux, avec... du caractère : nectar long en bouche et, pour tout dire, rond et gouleyant. J'adore !

A quelque distance cependant, voici que m'apparaît un buisson d'agastaches, aux grappes de fleurs d'un bleu lumineux, irradiant ce coin de prairie. Alors là, bzz... j'abandonne illico mon saule pour me jeter sur ce trésor. L'agastache pour les abeilles, c'est le Graal, l'apothéose, l'orgasme absolu !

Au nez, déjà, on est saisi par cette intensité soyeuse, avec des notes de fougère et d'hespéridés. Une promesse de sensations fortes. Je butine sans retenue, je goûte. Ah! majestueusement charpenté, du grand cru, une révélation!

Habituellement, Deniza ne m'envoie jamais sur les agastaches : rendement insuffisant, trop long à vendanger, pardon! à récolter, c'est ce qu'elle prétend.

Mais à cet instant, au diable le productivisme sans limites, la course à la performance, le «toujours plus», le «mellifier pour mellifier». Moi, je dis: «Stop!»

Ah! mais c'est trop bon! Allez, encore une petite gorgée! Et une dernière pour la route, car il va falloir penser à regagner la ruche.

La ruche ? C'est dans quelle direction déjà ? Je crois que j'ai un peu le tournis...

Bzbzzbbz... Oh! ce serait péché que de passer juste à côté de ces fleurs de sureau sans une petite dégustation vite fait. Ouahou! après l'agastache, c'est un peu fort!

Je n'ai plus qu'à me refaire le palais en m'accordant une courte halte sur ce robinier-pseudo-acacia qui me tend ses branches. Une gorgée, deux gorgées, allez, hop! sans modération, ce n'est que du naturel après tout. Néanmoins, j'arrête là car ce pollen manque un peu de corps, de maturation. Que dis-je ? de maturité!

Je me mets à rigoler toute seule en pensant que ces produits d'exception qui s'offrent à moi, sont les mêmes qui font éternuer et larmoyer les humains : tilleul, robinier, sureau. Les pauvres, ça leur provoque des allergies, alors que moi... Hipps! Je crains quand même d'avoir un peu trop taquiné les divins nectars. Ça tangué fort maintenant. Oups! z'avez pas vu ma ruche ? Je vole un peu de guingois et je tourne en rond. Habituellement, lorsque les abeilles tournent ainsi sur elles-mêmes, c'est pour s'orienter ou pour communiquer. Moi, c'est juste que je suis un peu pompette. Et perdue! Orientation en panne. Bffz... Pfff...

Je voudrais faire encore une petite escale sur un pommier tout blanc. Pouah! on a dû le traiter à la bouillie bordelaise : il empeste le soufre ! Crétins d'humains qui ont oublié qu'il est interdit de traiter les arbres pendant la floraison! Bzbzzbbz... Bsssz...

Ouf, je viens de retrouver le carré de trèfles... et ma ruche! De joie, je me risque à quelques loopings téméraires.

Mauvaise idée car mes gesticulations ont attiré l'attention de Deniza. Je

me pose en catastrophe juste devant elle. Deniza me fait les gros yeux, ceux qui font peur.

– C'est à cette heure que tu rentres ? Où étais-tu passée ? Je te rappelle que tu es ici pour tra-va-iller! Mais... qu'est ce que c'est que cet aiguillon tout mou et ces antennes avachies? Tu as pris un bain de glyphosate ou quoi ?

Oh mais non, je comprends ! Cette haleine ! Non mais je rêve ! Tu as fait la tournée des pistils !

Je baisse la tête, toute penaude :

– J'avoue, c'est le surmenage. Un passage à vide... Oui, j'ai fait une virée de dégustation. Oh, juste un petit peu, mais vous savez, les mélanges, parfois ça...

– Espèce de pocharde ! Et puis, regarde un peu ce que tu rapportes ! Tous ces pollens pêle-mêle ! Cette semaine, on est dans le miel de trèfle, je te rappelle. Eh bien, voilà que Mademoiselle se lance dans le miel 1000 fleurs ! Si la reine apprend ça...

– Oh, non ! pas la reine !

– Mais quelle mouche t'a piquée, de faire du butinage buissonnier ? Allez, décharge vite ta récolte de n'importe quoi et repars tout de suite ! Carré de trèfles et rien d'autre ! Juste là devant, à 20 mètres. Exécution !

Je pénètre, toute penaude dans la ruche. D'autres ouvrières s'affairent, tout en me regardant en coin et en se bidonnant :

– Tu as vu l'allure de Patricia ? Quelle mafflée elle se trimballe ! Tu savais, toi, qu'elle se piquait la ruche en douce ?

Alors, je me suis mise à rire. Et je me suis écriée :

– Eh oui, les filles, c'est vrai. Peut-être que je vous vois à l'envers et que je n'ai plus mes six pattes par terre. Mais franchement, ça valait la peine !

Ce matin, j'avais un peu le bourdon : travailler, travailler encore, cadences infernales, quotas intenable... Alors que, pendant que nous trimons comme des bêtes, tout fleurit et s'épanouit autour de nous, et que les plus succulents nectars sont juste à notre portée.

Je vous le dis, les filles, au moins une fois dans votre vie, faites comme moi : «Volez de vos propres ailes, et goûtez aux vraies saveurs de la vie. Décompressez ! Enivrez-vous !».

Je sentis que mon conseil avait fait mouche. Beaucoup semblaient m'approuver. Je fus même acclamée.

Mais Deniza surgit à cet instant...

ENIVREZ-VOUS !

Lucienne Stitelmann

Ivre de vin

Être beurré comme une bourrique,
Être bourré comme une barrique.
Quand on est ivre, on déblatère
Et plus rien ne nous désaltère !

Franchement être éméché
Et complètement aviné,
Ça soulage, mais ça fait ressortir
Des choses qu'on ne voudrait pas dire.

Bientôt l'ivresse perd tout son charme.
Du rire on passe très vite aux larmes.
Et les douleurs et les tristesses,
Ressortent à grande vitesse.

Le mieux c'est d'être pompette,
Juste assez pour faire la causette.
Juste assez pour bien s'amuser
Séduire, danser, rire et chanter ...

Le hic, c'est de savoir s'arrêter !

Ivre d'amour

Être ivre d'amour, de tendresse,
De poésie et de caresses.
De promenades, main dans la main,
De promesses des lendemains.

Perdre la tête sous un baiser,
De plaisir, être affamé.
Être affolée par son odeur
Et par son air enjôleur.

Ne rêver que de beaux jours,
De poésie, de troubadours,
De bonheur, de joies partagées.
Ne jamais être rassasiée !

Savourer les moments bénis,
S'enivrer avec frénésie,
Divaguer, comme des hurluberlus,
S'envoler jusque dans les nues ...

Le hic, c'est de savoir tomber des nues !

LAC LÉMAN

ANECDOTE, HYMNE, POÈME, SOUVENIRS
AUTOUR DE NOTRE LAC.



HOMMAGE AGILE ET AU LÉMAN

Edmond Charbonnaz

L éman, que tu es beau, dit-on !

E n panne, le régatier soupire « Oh, de l'air ! »

M ille orages sur l'eau ne l'ont pas fait courber.

A llemand, Konrad blaguait et peignait.

N on, je n'oublie qui vous espérez !

Dans cet acrostiche sont dissimulés les noms d'un poète-chansonnier et de cinq peintres qui ont honoré le Léman de leur talent.

LAC LÉMAN

Marie-Françoise David

Serait-il aussi célèbre et connu mondialement
sans son compagnon le jet d'eau ?

Il reçoit, selon la force du vent, un transparent rideau d'eau, parfois irisé
sous les tendres couleurs de l'arc-en-ciel.

Il se transforme quelquefois en banquise lors d'hivers rigoureux.
A d'autres saisons, il fait l'admiration des touristes qui le photographient
sous toutes ses facettes.

Bravo pour sa renommée !

Combien de villages environnants l'apprécient.?

Les saules pleureurs penchent harmonieusement leurs branches vers lui.

Les fleurs lui offrent leurs multiples couleurs.

Il fait le divertissement des spectateurs, lors du Bol d'Or.

Il fait le régal des baigneurs en toutes saisons.

Il fait naviguer nos mouettes « Genevoises », et bateaux, appréciés par tout
le monde, au désagrément des cygnes et canards !

Il donne du travail, tôt le matin, aux pêcheurs, sous le bal des mouettes affamées.

Il est animé aux Fêtes de Genève, sous les projections des feux d'artifice,
dont les retombées étincelantes se meurent en lui.

Il se retrouve dans des peintures pour que nous le contemplions, dans des
récits et poèmes pour que nous l'écoutions.

Quel bonheur !

Il nous gratifie de ses différents tons de bleu.

Il faut se méfier de lui ! Avec ses ondulations calmes, paisibles qui,
d'un seul coup, deviennent tourmentées, violentes, sous l'influence de
certains vents. Il se déchaîne, se soulève en de hautes et fortes vagues,
cassant les bateaux amarrés, effrayant les passants par tant de violence et
déchaînement et s'écrasant bruyamment sur les quais.

Puis il redevient tel que nous l'aimons, magnifiquement apaisé !

Se promener sur la rade, en le contemplant, en flânant, en rêvant, en
écoutant son clapotis, au bord de la berge dans le silence et la contemplation
de la nature.

Quoi de plus délassant !

Ah ! ce Lacus Lemanus (terme en latin). Notre fierté ! Notre identité.

LE LÉMAN, GENÈVE ET MOI

Woody Lauber-Zand

Ma famille revenue à Genève en 1945 à la fin de la 2^{ème} Guerre mondiale, je n'ai connu que la rive droite du « lac Léman », cette rive comptant toutes les organisations internationales. Ma grand-mère fut engagée par la « Croix-Rouge ». Du haut de sa colline avec l'Ariana, le jardin botanique, jusqu'au très beau parc « Mon Repos », sa Perle du Lac, ainsi que les Bains des Pâquis, furent mes terrains de jeux préférés où m'entraînait mon grand-père Stéphane. Terminant mes études, j'eus un contrat pour la Californie en tant qu'artiste et après 20 ans d'absence, je me retrouve installée sur la rive gauche avec l'impression d'emménager à l'étranger, dans une autre atmosphère délicieusement ambiguë, entre la souris des villes et la souris des champs.

Une ville accueillant, dans sa charmante baie du Jardin anglais, la fin du voyage du Léman, ce Léman si cher aux peintres, poètes, écrivains, musiciens, danseurs, philosophes, scientifiques, révolutionnaires de tous bords. Là où le Léman libère le Rhône jumelé à l'Arve traversent la ville jusqu'au point culminant de « La Jonction ».

Töpffer, Rousseau, Lutz ayant vécu sur ces rives aux multiples fontaines discrètes, mais assez présentes pour donner une impression de douceur et de fraîcheur sous les platanes et les marronniers, son inimitable jet d'eau culminant jusqu'à 140m avaient sans aucun doute inspiré ma créativité naissante d'adolescente, élève de l'école supérieure des jeunes filles.

Je porte aujourd'hui le titre de « senior », cadeau de la politique aimant étiqueter ses citoyens, par âge et autres critères avec sa prétention de devenir « le grand Genève », oublieuse des écrits de notre philosophe Denis de Rougemont et, qui parfois, de grenouille se prend pour un bœuf, s'accapare le Léman et le renomme alors « lac de Genève ».

LAC DE GENÈVE DIT LAC LÉMAN

Albertine Mellifluo

Encerclé de montagnes,
de villages perchés sur coteaux,
de villes, de châteaux,
tu es majestueux,
on t'admire.

Un jour d'orage,
éclairs tonnerre,
Tu es déchaîné.
Tes grandes vagues
font tout chavirer.
Catastrophe !

Une fin d'après-midi,
le coucher de soleil,
derrière les montagnes,
t'envoie des couleurs flamboyantes.
Une apothéose !

Le soir, les villes, villages
illuminés, se reflètent en toi.
Grandiose tu es,
Beau lac Léman !

LE LAC

Eveline Monticelli

Lac Léman,
Lac aimant
Et aimant des artistes,
Surtout paysagistes.

Ferdinand Hodler,
C'est bien clair,
Mais Alexandre Perrier
Est aussi à considérer.

Pur peintre genevois,
De son regard il entrevoit,
Au gré des saisons,
La beauté de notre région.

Original et moderne
De notre lac émane
Tendresse et féerie.
Une œuvre aboutie !

UN JOUR,
JE PARTIRAI
DANS UN PAYS
LOINTAIN

*« Au besoin, pars dans les pays lointains
et reviens-en plus certain » Daniel Desbiens*



DANS CE PAYS LOINTAIN

Guy Fournet

Je ne sais pas si ce sera un matin, un soir,
Si l'aube sera blanche et fraîche,
Le crépuscule illuminé de mille feux
D'un soleil qui fut ardent durant la journée.
En été ou hiver, printemps ou automne.
Qu'importe, je sais que je partirai.
Je partirai sans regret... j'ai appris.
Je partirai l'esprit serein de celui qui a fait son devoir.
Je partirai avec les mille souvenirs de rencontres et de partage.
Je partirai tranquille d'avoir transmis :
Mon métier, c'est certain, des valeurs humaines aussi.
Mes émotions, je vous les ai fait partager, malgré vous,
Parfois en vous saoulant, je n'en doute pas.
Je partirai sachant qu'un grand vide va se créer en moi.
Je vais faire comme disent les Hébreux ma « Techouvah* »
Pas avant d'avoir pu vous dire tout le bonheur
Que j'ai, que j'ai eu, de vous avoir rencontrés,
Côtoyés, appréciés. Vous m'avez tant donné,
Plus que vous ne l'imaginez, soyez-en certains.
Partir sans remords, l'esprit libre, serein.
Merci de m'avoir permis de m'épancher.
J'ai toujours été conscient qu'un jour tout s'arrêterait.
C'est pour cela que le moment voulu, je partirai...
Pour un pays lointain, sans fin...

Enfin

Fin.

Peut-être

Dans ce pays lointain

Où je vais vous retrouver

Un jour, un soir, une nuit, lors d'une fête.

Là, nous recommencerons à nous serrer les mains, nous embrasser,
Papoter, se raconter, se souvenir, se divertir à n'en plus finir car insatiables.
Le pays de demain, il est loin et je ne suis pas pressé d'y aller, même pour
vous y retrouver, et dans vos bras vous serrer contre moi et vous dire tout
bas, il y a longtemps, trop longtemps...

* La « techouvah » dans la cabale hébraïque signifie que l'homme a été doté de la possibilité de changer sa vie, c'est la plus haute expression de la liberté humaine. (...) Ce texte, vous l'avez peut-être compris, est ma réponse à la vie.

UN JOUR, JE PARTIRAI POUR UN PAYS LOINTAIN

Nadège de Freundenreich

C'est aujourd'hui que je suis partie.

Non pas pour un, mais pour des pays lointains...

C'est le jour où vous vous êtes « enivrés » et que j'ai eu la chance de vous lire, les amis !

« Enivrez-vous » m'a fait voyager, vers vos pays, vos contrées inattendues...

Guy, au pays de la passion de l'écriture, « le train, la ligne, la mascarade et la danse des mots », qui lui fait oublier la sauvegarde.

Mais Dieu, que je ne suis pas déçue !

Avec Patrick, j'ai pris la forme de Patricia l'abeille pour découvrir le pays de la transgression.

Et Dieu que ce fut bon !

Ferrugineuse ou pas, les bulles pétillantes de bonheur, bues en larges rasades par Denise, m'ont embarquée au pays de la liberté.

Dieu, que d'espérance !

Avec Gerda, on coupe les gâteaux et les miracles en deux pour en profiter deux fois, elle nous emmène au subtil pays de son ivresse...

Dieu, que c'est plein de promesses...

On s'enivre avec Denyse, de silence après l'orage, de rimes amusantes et coquines, on voyage au pays de la fantaisie !

Dieu, que je m'amuse !

Grâce à Jean-Marie, tout est bien. Juste des instants simples et tranquilles, on n'a plus peur du loup. Je me grise dans ce pays de poésie...

Dieu, que la vie peut être belle !

Avec Eveline, je fais partie d'un tableau, pourtant je visite les pays des odeurs et des couleurs...

Dieu, que j'en aime l'accent !

C'est au pays du courage que je m'enivre de l'écriture franche et belle de Geneviève.

Dieu, que je l'admire !

C'est Marie-Françoise qui m'emporte au pays de l'amour et du vin.

Dieu, comme c'est bon !

Edmond, comme tu as raison ! Ton pays est intelligent.

Dieu, que c'est précieux !

Avec Woody, on y est. On redevient rieurs et insoucians. C'est le pays de l'imprévu.

Dieu, comme c'est rafraîchissant !

J'ai visité un pays encore, celui du naturel, de la simplicité. J'y étais avec toi, sur ton vélo, Albertine sans masque, cheveux au vent.

Dieu, que c'était enivrant !

Je me suis enivrée dans tous ces pays. Juste vous dire MERCI !

J'ai beaucoup voyagé, les amis !

PARTIR DANS UN PAYS LOINTAIN

Woody Lauber-Zand

Assis l'un à côté de l'autre sur un talus, Ivan et moi, tous deux émerveillés devant ce spectacle grandiose, nous observions une myriade d'étoiles en cette chaude nuit d'été méditerranéenne.

Nous étions à la recherche du sens de notre vie d'adolescents, à chaque épisode de notre voyage à travers l'Orient et partagions abondamment nos fragiles pensées philosophiques, ivres de liberté nouvelle.

Dans ce silence extraordinairement habité, Ivan me confia dans un chuchotement, comme pour ne pas déranger cette beauté offerte à nos yeux écarquillés :

– Tu sais W... y, tous les êtres qui meurent, toutes ces âmes qui nous ont quittés, qui se rassemblent là-haut, c'est ça Dieu !...

L'idée m'avait parlé et fort plu.

Puis, des années plus tard, j'épousais Siavosh venu des antipodes, un coup de foudre à la docteur Jivago.

Tôt le matin, il se levait sans un bruit et disparaissait. Bien que mon heure pour me réveiller ne soit pas la sienne, cette constance à cinq heures du matin m'intrigua.

C'est au petit déjeuner que nous prenions ensemble, que je glissais dans notre conversation, la question :

– Pourquoi te lèves-tu si tôt chaque matin ?...

Il sourit amusé, et me répondit :

– Vois-tu, je déteste les voyages, sauf une exception, j'aime voyager dans mon jardin.

Il me proposa de le suivre tôt le matin et avec lui, découvrir ce qu'il y trouvait.

Après un tour dans le silence, il parla du parfum des fleurs, celles grimpantes qui, avec leurs spirales, comme le chèvrefeuille, embrassent les arbres et tournent autour, toujours de droite à gauche. Jamais elles ne s'entortilleront de gauche à droite, jamais la glycine ni le volubilis ne grimperont en faisant des spirales de droite à gauche.

Le lierre lui, monte verticalement en poussant des petites racines dans les arbres. La clématite avec ses petites fleurs parfumées s'accroche par des

vrilles élastiques en forme de tire-bouchons. Donc, j'ai pris, ce matin-là, ma première leçon de botanique, à cinq heures du matin, pour voir le volubilis ouvrir un peu avant le jour, ses fleurs en forme de cloche. C'est ainsi que je pris goût à voyager dans mon jardin où il me parla aussi bien des oiseaux, de leur chant, que des jardins de la Perse. Aujourd'hui, il me semble que j'ai fait du chemin et je me pose la question plus précise du dernier voyage, le corona aidant.

MON LOINTAIN PAYS

Jean-Marie Leuzinger

La nuit quand je ne dors pas, mon esprit d'enfant
S'évade en songe, en rêve vers un pays d'antan.
Là-bas, flotte comme un parfum inconnu pourtant,
Les fleurs ont des couleurs : un vrai enchantement,
Les gens sont si gentils, calmes, si confiants.

C'est un lieu bien loin pour moi et mon cœur ardent
Chaque fois brûle d'un bonheur si fort évidemment.
Je me pose, je parcours les forêts et les champs,
Les rizières, les montagnes, les rivières dans le vent.

Une fois, un secret m'a dit pour moi un toucan,
« Ici tu sauras. » J'ai réfléchi bien longtemps.
Dans ce pays, on sait de la vie le comment
De toute chose et chacun sourit bien gentiment.

La nuit, quand je ne dors pas, mon esprit d'enfant
Rejoint en songe, en rêve, ce beau pays d'antan.
Je vis si intensément, chaque matin, je le sens.
Une fois en main, j'ai trouvé un pétale rouge sang.

C'est mon jardin secret, ma ressource, comme Maman,
Un endroit sans tension, sans peur et sans tourment.
Bercé par cette atmosphère, je renais, j'attends,
Chaque nuit pour partir vers cet irrésistiblement.

Pays d'or, de buddhas, de bonheur, si patient
Havre de paix où la nature flamboie dans le temps,
Pays caché tout contre l'Himalaya géant !
Pays d'amour, j'aime, pays royaume du Bhoutan !

LA CHAISE

UN PEU DE LÉGÈRETÉ :
UN SUJET HORS DU COMMUN.



LA CHAISE

Marie-Françoise David

Je me souviens de cette anecdote familiale.

L'organiste de notre paroisse, une femme d'une cinquantaine d'années, jamais souriante, vêtue de son éternel costume noir, ses cheveux grisonnants serrés en chignon, ses lunettes rondes cerclées d'acier.

Elle était confortablement installée sur sa chaise, jouant sur l'harmonium avec passion, ce qui réjouissait l'assemblée des fidèles.

C'était magnifique.

Que se passa-t-il en ce dimanche, au cours de la messe ?

D'un seul coup, la chaise craqua, se fendilla et se cassa.

Patatras ! La voilà par terre !

Se relevant rapidement, outragée, et surtout vexée, mademoiselle Andrée s'enfuyant à toute vitesse, se réfugia dans la sacristie oubliant de ramasser ses lunettes !

Tout fut stupéfaction. Tout fut silence.

L'office continua, sans plus de mélodieuse musique.

Les débris de la chaise vermoulue jonchaient lamentablement le sol.

Ainsi se termina l'existence de cette chaise utilitaire et appréciée par notre organiste.

« La fonction première de la chaise est de s'asseoir et de soutenir le poids du corps ».

VOYAGE SUR LE QUEEN MARY

Woody Lauber-Zand

J'ai 20 temps. Avec mon premier salaire, je réalise un de mes rêves, celui de prendre un grand bateau et faire la traversée de l'océan.

Le « Queen Mary » s'avère faire son dernier voyage jusqu'à New York. Ma cabine, (la moins coûteuse) se trouve dans les sous-sols, près des machines où, en passant, je peux observer les marins mécaniciens s'occuper du bon fonctionnement des moteurs, dans un ronronnement huilé. Mon seul luxe : la réservation d'une chaise longue sur un pont extérieur.

Le voyage débute, le bateau quitte le port pour la haute mer. Le temps n'est pas au beau fixe, le bateau craque un peu de partout, mais la bonne humeur règne chez les passagers.

À midi, placée par le steward à une table ronde avec de jeunes Australiens rieurs à ma gauche, face à moi, une jeune fille écossaise avec une énorme montre en pendentif autour de son cou, comme le lapin d'Alice au pays des merveilles et à ma droite, une charmante vieille dame londonienne vêtue élégamment de bleu, un petit chignon bas sur sa nuque. Une houle régulière balance le Queen Mary, ce qui demande au steward de notre table de servir avec une attention particulière. Ce dernier, en gentleman, s'active pour tirer une chaise à la vieille dame et... le dos de la chaise reste dans sa main, le siège ne suit pas ! Toute la tablée éclate de rire, se rappelant les gags très appréciés des films muets. L'incident se clôt avec un nouveau siège avancé.

Puis, le serveur repart, revient avec une soupière portée sur sa main droite ouverte à plat et sur le bras gauche replié, un linge blanc. Il se rapproche pour servir en premier notre vieille dame, avec une élégance tout anglaise.

À ce moment précis, une houle plus forte... la soupière en diagonale déverse le potage sur la robe de la vieille dame. Celle-ci, offusquée mais bien élevée, le sermonne, discrètement furieuse et le serveur, tout en s'excusant, le rouge aux joues, éponge la robe de son mieux avec son linge, lui promettant que le personnel lui arrangera tout ça gratuitement, évidemment !

Le lendemain, au petit déjeuner, je suis témoin de la vengeance de la vieille dame, qui refuse par trois fois son œuf à la coque pas cuit comme elle le souhaite. Le serveur accepte stoïquement la critique, remplace en un va-et-vient qui engendre une source de bonne humeur à notre table.

Après le déjeuner, je satisfais mon désir de solitude. Le temps s'étant

amélioré, bien qu'encore gris, avec mon livre sous le bras, je vais à la découverte de ma chaise longue sur le pont extérieur. Sans difficulté, je me retrouve sur le deck et cherche l'inscription de mon nom, puis je m'installe heureuse, respirant l'air marin à pleins poumons ; je m'emballe d'une couverture posée là, le vent danse dans mes cheveux, je lis, le bonheur au cœur.

Au bout d'un certain temps, une dame en manteau de fourrure accompagnée d'un très jeune homme, apparaît, s'approche un peu agitée, puis me demande si je sais lire.

Mon livre dans les mains, je réponds surprise : « Il semblerait que oui ! »

– Vous avez lu le nom sur la chaise ?

Je regarde l'étiquette « Lauber »...

– Oui et alors ? ...

– Vous ne remarquez pas que ce n'est pas votre nom ?

– Désolée, mais c'est mon nom !

– Comment vous appelez-vous ?

– Lauber.

La stupéfaction s'inscrit alors sur le visage de la cinquantenaire encore glamour.

– D'où venez-vous ?

– De Suisse !

– Quelle coïncidence ! Nous, nous venons d'Amérique du Sud et nous avons le même nom de famille !

A ce moment apparaît un marin et je lui explique la situation. C'est alors que je comprends que je suis en première classe et que ce n'est pas là que je dois trouver ma chaise...mais en seconde. La dame, alors impressionnée par cette coïncidence, s'insurge et insiste vivement auprès de moi afin que j'accepte le lendemain, de déjeuner à sa table de première classe, celle du capitaine.

Ludique, l'aventure me plaît et je déjeune à la table de première classe, goûte à tous les plats, dialogue avec le capitaine mis au courant et nous, les femmes, échangeons nos arbres généalogiques, un peu de notre biographie. Nous découvrons que nous partageons une branche lointaine de nos familles, grâce à un cousin parti au début du siècle comme botaniste au Brésil dont ma passagère proclame être la petite-fille.

Joyeusement, je suis invitée à la suite des activités, thé dansant si cher aux Anglais ou concours de chapeaux, réalisé par des passagères britanniques sur

le thème de chansons à deviner par les invités. Il faut admettre qu'avec leur sens de l'humour, ces Anglaises, plus que les Suissesses, savent s'amuser et danser aussi bien que chanter.

Après le passage d'une locomotive placée sur la tête d'une participante dont on doit deviner le titre de la chanson, « Le train sifflera 3 fois », la rose rouge au bout des longs gants blancs, la robe bleue au décolleté plongeant suggère « A red rose for a blue lady »...défilent bien des participantes, mannequins d'un jour, aux attributs divers et à l'imagination galopante.

C'est alors l'apogée du concours, la dernière candidate se présente tout sourire, bien que menue, nous donnant l'impression forte de l'immensité de la mer : un bateau de papier journal plié en origami coiffe le sommet d'une masse cascadante de cheveux gris descendant en vaguelettes serrées, recouvrent le pan bleu de sa robe. Stupéfaite, je vois ma petite vieille dame anglaise, là, devant mes yeux, son petit chignon défait révélant sa vaporeuse chevelure jusqu'à ses chevilles !

BANC PUBLIC

Denise Martin

Un sujet de dissertation a longtemps été donné aux élèves des collèges, sujet puisé dans les « Pensées » de Blaise Pascal : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. »

Avec le confinement, nous voilà dans le vif du sujet : demeurer chez soi, en repos. Et il faut le reconnaître, j'apprends presque fortuitement, à goûter le matin et le soir aux charmes discrets de mon salon. Mais comme nous avons, pour le moment, le droit de faire de petites promenades, j'attends tous les jours le moment délicieux où je vais retrouver, dans le même parc, le parc Boissonnas, mon banc favori. Il m'attend, au bord de l'allée de graviers qui y conduit, un peu caché par les feuillages, souvent à l'ombre. La pluie a lavé sa couleur, il est d'un beige terne, et son bois est vermoulu. Mais vaillant et placide, il demeure là par tous les temps.

Je vais jusqu'à lui, époussette les pétales ou branchettes tombés sur lui. Et alors, avec un vrai contentement, je m'assieds tranquillement, posant mon sac tout près de moi. Ce vieux banc a le don de m'apaiser et aussi de me faire voyager. A peine assise, je repense aux autres bancs publics, à tous ceux que j'ai aimés, dans le parc des Evaux à Onex, au parc des Bastions, au parc Lagrange. Bien sûr, il y en a eu d'autres mais seuls me restent à l'esprit les bancs qui m'ont offert des moments de quiétude et de rêvasseries.

Je reste là une demi-heure, écoutant les oiseaux, sentant l'air frais d'avril, avec le délicat parfum des violettes blotties à l'un de ses pieds. Oui, ce banc est mon ami. Et je suis sûre qu'il m'attend car il est solitaire. En face de lui, de l'autre côté du terrain, trois bancs en plein soleil sont très souvent occupés par de jeunes garçons ou jeunes filles qui bavardent joyeusement. Alors, je dis à mon banc : « Ne t'en fais pas, tu es mon banc préféré. » Et je pense à tous les prochains jours où je viendrai lui rendre visite. Oui, à quoi bon bouger quand on est si magnifiquement installée sur un banc public, fidèle, humble et accueillant.

PETIT BANC

Denise Martin

C'est un petit banc sous la ramure,
Blotti vers le cours d'eau qui murmure,
Banc public, banc ouvert, banc offert
Aux doux rêveurs et aux trouvères.

C'est un petit banc sous la ramure,
Vermoulu, perdu dans la nature,
Banc public, banc d'amour, banc offert
A un berger et à sa bergère.

LA CHAISE EN PLUS

Lucienne Stitelmann

C'est un très, très vieux souvenir. Il date de plus de 80 ans. J'étais encore une toute petite fille, la plus jeune de la famille. C'était le printemps, avant la guerre, à Paris.

Pour préparer la fête de Pessah (La Pâque juive), ma maman a nettoyé toute la maison, de fond en comble, dans tous les coins, même dans les jouets des deux petites.

Dans la cuisine, maman et ma sœur aînée ont passé la journée à cuisiner une quantité de plats.

Pendant ce temps, les trois plus jeunes et mon grand frère, nous avons organisé une grande table de fête dans la salle à manger. Je me souviens très bien que la table est devenue plus grande que d'habitude et qu'il y avait dessus une nappe blanche brodée qui était à la hauteur de mes yeux et beaucoup de belles vaisselles que je ne connaissais pas.

Comme il y avait plus d'assiettes que pour notre famille, on a donc réquisitionné toutes les chaises de la maison: une pour chaque assiette.

Et puis les invités sont arrivés. Tous des amis.

Chacun a trouvé sa place autour de la table, mon papa était au bout, très beau, et moi, la plus jeune, à ses côtés. De l'autre côté de papa, il y avait une chaise vide, avec une assiette devant.

Papa a commencé par faire une prière, puis il a béni les herbes amères qu'on a tous dû goûter. Elles étaient déjà sur la table. Mon frère et mes sœurs devaient poser des questions : Pourquoi ... ? Pourquoi ... ? Pourquoi ... ?

Puis mon papa a raconté une belle histoire. Alors là, j'étais contente! J'ai toujours adoré les histoires! Je m'en souviens très bien.

C'est l'histoire d'un peuple qui était esclave et qui voulait se libérer. Mais le méchant pharaon d'Egypte ne voulait pas. Alors, lui et son peuple ont eu beaucoup de malheurs et finalement, le peuple esclave s'est libéré tout seul, pendant la nuit. Mais les gens n'ont pas eu le temps de faire lever le pain. Voilà pourquoi à Pessah, on mange du pain non levé, du pain azyme.

Moi aussi, je voulais poser une question.

– Dis papa, pourquoi il y a une chaise vide à côté de toi?

– C'est pour un pauvre qui n'aurait rien à manger ce soir, ou bien pas de

table de Pessah. Mais c'est aussi pour le prophète Elie. Parfois il vient dans les familles à Pessah.

Regarde, je mets un morceau de pain azyme sur l'assiette. On verra si le prophète Elie viendra ce soir le manger !

Un moment après, ma maman me dit:

– Lulu, tu n'as pas entendu? On a sonné, va ouvrir la porte.

C'est le moment dont je me souviens le plus.

J'ai le cœur qui bat, les jambes qui tremblent, je me lève, je vais vers la porte d'entrée sous les yeux de tous. Silence. J'ouvre ... Personne!

Je veux appeler, mais ma voix ne sort pas. J'attends, rien.

Je retourne dans la salle à manger. Mon papa a son plus beau sourire des grands jours:

– Merci Lulu, grâce à toi le prophète Elie est venu, regarde, il a mangé tout le pain!

Plus de pain azyme dans l'assiette!

Mon souvenir s'arrête là. Surprise? Etonnement? Doute? Emotion!

Je sais en tout cas que la chaise est restée vide toute la soirée!

DEMAIN

« La vie nous donne toujours une seconde chance qui s'appelle demain » Paul Fort

MIROIR AUX ALOUETTES

Nadège de Freudenberg

C'est un truc qui n'arrive jamais ! DEMAIN
C'est un mouvement perpétuel... DEMAIN
C'est pour tromper les enfants. DEMAIN
Mais oui, il reviendra papa. DEMAIN
Le manège, le cheval blanc, on y retournera ? DEMAIN
Le droit de ne pas tenir sa promesse... DEMAIN
De l'espoir à bon marché. DEMAIN
C'est un truc pour les menteurs. DEMAIN

Mais :

*En parlant vite et avec l'accent de Toulouse, ça fait « DEUX MAINS »
Et ça change tout !*

Ce sont des notes rares, comme venues d'ailleurs qu'elles trouvent,
les 2 MAINS

Inspirées par le choc et la stupeur, l'envie d'être là, les 2 MAINS

De trouver les vibrations d'amour, de présence, les 2 MAINS

D'apporter venant de tout là-haut, les harmonies qui

Ne peuvent consoler, mais être là, juste... les 2 MAINS

S'oublier pour partager

Sur un accordéon rouge

Qui, le temps de cette lecture devient sacré,

Pour toi Dany, à DEUX MAINS.

DEMAIN

Geneviève Mercier

Tel un fleuve, demain franchit les embûches, passe les écluses, goûte à la douceur des rives, accroche un regard en plongeant le sien dans les arbres. Il file inexorablement en silence.

Je n'ai pas besoin de vérifier avec mon coude la température, de tergiverser, de ruminer les jours passés.

Je tâche de plonger avec assurance, nager, nager en confiance pour apprendre à vivre dans le présent très loin du lointain.

Chaque jour, un bon départ représente déjà la moitié du travail pour vivre pleinement.

« C'est impossible » clame l'orgueil,
« C'est risqué » ressasse l'expérience,
« C'est inutile » confirme la raison,
Mais « donne-toi une chance » confie le cœur.
Et, il n'est jamais trop tard pour recommencer.
Le pays du lointain demain t'attend.

DEMAIN, DEMAIN OU DEMAIN, AVENIR?

Eveline Monticelli

Les journées se suivent !
Le coronavirus nous stoppe !
Que faire demain
De différent d'hier ?
Ce petit quelque chose
Qui nous tient en vie.
Ecrire, c'est traverser
Une saison qui n'est
Sur aucun calendrier,
Disait F. Lefèvre.
Alors, je vais écrire
Sur cette saison intemporelle,
Mais pourtant bien réelle,
Une parenthèse incroyable
Dans l'Histoire de l'humanité.
Chaque jour qui passe,
J'observerai la nature,
Masquée derrière mes fenêtres;
Nostalgique, je me remémorerai
Mes souvenirs, mes voyages,
Les bons moments passés,
En famille ou entre amis;
Explorerai mes pensées;
Imaginerai mes futurs projets;
Déchiffrerai mes vrais besoins,
En cherchant mes vraies priorités,
Dans l'espoir que « demain »
Ces mots deviendront réalité !

LA PORTE

OBJET MATÉRIEL ET MÉTAPHORE.



JE SUIS LA PORTE

Nadège de Freudenberg

Je suis la porte

Celle qu'on ouvre
Celle qu'on ferme
Celle qu'on tire
Celle qu'on claque
Celle qui grince
Celle qui chante
Celle qui n'a pas de clé
Et celle qui n'en a jamais eu...

Je suis aussi

Celle que l'on ouvre tout doucement : bébé dort.
Celle que l'on ouvre avec impatience : tu es de retour !
Celle que l'on pousse comme un sésame : tu es là mon amour !
Celle que l'on pousse en riant : la fête a déjà commencé.
Celle que l'on ouvre en tremblant : c'est mon tour !
Celle que l'on ouvre inquiet : je déränge ?
Celle que l'on ouvre, la gorge serrée : papy est en fin de vie.
Celle que l'on franchit en pleurant : l'église est déjà pleine...

Et puis un jour, il y aura toutes celles que plus jamais je ne franchirai...
J'aurai pris soin avant, de frapper à la bonne porte pour demander poliment à être, dans ma prochaine vie, une fenêtre, afin que l'on m'ouvre sur le ciel.

UNE HISTOIRE D'AMOUR TIRÉE PAR LES GONDS

Denyse Huc

« Une porte doit être ouverte ou fermée, pas un cœur... toujours entrouvert ! »

Un brave jeune homme, prénommé Oresta (par sa mère d'origine grecque qui espérait une fille) avait hérité du patronyme bien plus banal de « Laporte ».

Les Laporte avaient toujours œuvré dans la menuiserie et l'ébénisterie et étaient cousins de l'illustre famille des Lapeyre*

Oresta, fils unique, lui, n'avait aucun don particulier. Indécis, toujours en *porte-à-faux*, il se contentait de petits boulots, notamment du *porte-à-porte* pour proposer différents gadgets tels que *portefeuilles*, *porte-monnaie*, *porte-clés* fantaisie. Tout un matériel de pacotille transporté dans un gros *porte-documents*, ficelé sur le *porte-bagages* de son vélo. Notre *portefaix* ne brillait guère dans cette activité aléatoire...

Ce n'est pas un gri-gri *porte-bonheur*, mais un accident de la route, qui vint bouleverser le destin d'Oresta.

Un jour de décembre, un *porte-skis* se détacha du toit du véhicule qui le précédait et le fit chuter sur la chaussée. Aucune *portière* ne s'ouvrit, le conducteur de la voiture s'enfuyait !

Oresta gisait donc sur le macadam, juste en face du domicile de Ella Saclay, la jolie cousette de la *Porte-St Martin*.

Celle-ci venait de ranger ciseaux et *porte-aiguilles*, et d'exposer sur un *porte-manteau*, l'ouvrage qu'elle allait livrer le jour même.

Derrière sa *porte-fenêtre*, elle ajustait déjà *porte-jarretelles* et jupon quand lui parvinrent les hurlements du blessé.

Pas besoin de *porte-voix*, Oresta, à défaut de sens commercial, avait du coffre... ses cris affolèrent la douce Ella qui se précipita, légèrement vêtue, dans la rue.

La portée de ce geste spontané fut immense et changea irrémédiablement le cours des existences des deux protagonistes.

Ils sont restés discrets, aucun *porte-parole* ne fut autorisé à dévoiler le détail de leur romance.

On sut seulement que Laporte avait trouvé Saclay, qu'ils s'étaient mariés et avaient eu beaucoup, beaucoup de petits *portiques* et *portillons*.

*(Pub: «Lapeyre, y en a pas deux !»).

LA PORTE

Geneviève Mercier

Au Québec, au sujet du bonheur j'ai souvent entendu la citation suivante:

« Un jour, y rentré par la porte d'en avant pis y é sorti par la porte d'en arrière ».

Ce dicton m'amène à partager avec cette lettre à l'humanité, parlant d'un microbe, incongru visiteur ubuesque qui a franchi toutes les portes ces temps. Sa visite impérative est sans doute nécessaire, nous indiquant que notre mode de vie est malséant. Nous quittera-t-il par la porte d'en arrière nous laissant pantois et impuissants ou grandis et décidés à changer notre façon de vivre ?...

Pénétrera-t-il la porte de notre cœur pour regagner celle notre âme ?

CHEVEUX

UN THÈME À NE PAS SE FAIRE
DES CHEVEUX BLANCS !



UNE MÈCHE DE CHEVEUX

Guy Fournet

Salvatore Adamo l'a chanté.

C'était charmant, nostalgique, romantique. Mais quand vous héritez d'une mèche qui a 45 ans, voire plus, vous vous dites : « Qu'est-ce que je vais pouvoir en faire ? »

Ce n'est pas une mèche de l'enfant héritier d'un royaume ni d'un empire.

Certes, mais c'est celui de son royaume, son empire, sa jeunesse, sa famille, celle à qui elle s'est sacrifiée, consacrée. Celle qu'elle a aimée, celle qu'elle aime. Le souvenir de son enfant, son enfant chéri, le dernier, le dernier pour un temps, pour un temps seulement.

Le plus fragile, celui qui demande le plus d'attention. Celui à qui elle donne le plus, à en rendre jaloux les aînés, « Tu fais attention à ton petit frère » « Oh ! Zut !... ouai mam ! Le p'tit frère peut pas jouer aux billes, il les met tout suite dans sa bouche ou dans le nez ! »

Blond, comme les blés. Ils étaient blonds, sont devenus filasses.

Ce souvenir, son souvenir ne peut devenir celui de la belle fille !

Les trois poils de barbe coupés avant une brève séparation oui, ils seront regardés avec les yeux de l'amour, comme la photo dans les champs, prise un dimanche ensoleillé de printemps.

Nos souvenirs ne peuvent être ceux des autres.

« Merci mamie », et la mèche de cheveux va retrouver le fond d'un tiroir, un autre tiroir, pour quelque temps... et finir discrètement à la poubelle.

C'est ainsi que les belles anglaises du beau gamin de trois ou quatre ans finissent !

Reste encore une photo qui à son tour disparaîtra un jour, à tout jamais.

CHEVELURE ROUSSE

Jean-Marie Leuzinger

De Johnny

« Quand tes cheveux s'étalent comme un soleil d'été et que ton oreiller
ressemble au champ de blé, Que je t'aime... »

De Baudelaire

« Sur ta chevelure profonde aux âcres parfums, ... mon âme rêveuse
appareille pour un ciel lointain. »

Quelle magie, quel sortilège, ces belles chevelures
Attirent l'amour, l'attisent, l'appellent comme un aimant.
J'en ai été victime comme d'autres, reste une fêlure
Au niveau du cœur, une cicatrice, un tourment.

Dans un tiroir secret, un soir, ou jour de pluie,
J'ai retrouvé, était-ce un clin d'œil du passé,
Dans une enveloppe une mèche de cheveux qui luit,
Je l'ai caressée, flamboyante, tout en reflets,

Surgirent des souvenirs de mon dernier amour :
Isabelle, si belle, rousse aux yeux si verts était là,
Elle redisait des mots, faisait les gestes toujours...

Une mèche de cheveux, il y a longtemps pourtant,
On sonne, elle est là, dans mes bras, toute parfumée,
Je caresse ses cheveux, dis rien, comme des enfants.
Je remets l'enveloppe dans le tiroir secret.

« Brisé par une main qu'on aime,
Seigneur ! Un cheveu de nous-même est si vivant à la douleur. »
Desbordes-Valmore.

AGRIPPA

Patrick Rège

Que faites-vous cet été pendant les vacances ?

Eh bien nous, la famille au grand complet, nous sommes partis en terre inconnue, en exploration. A nous les nouveaux espaces chargés de mystères, la rencontre avec les habitants d'autres régions. L'aventure, quoi !

Il faut dire que nous n'en pouvions plus de ces confinements.

Oui, j'ai bien dit «ces» confinements : chaque jour, 10 à 12 heures à demeurer compressés, coincés sous le casque d'acier bleu d'un militaire.

Côté confort, zéro, surtout que ce type avait le cheveu très court : «Coupe réglementaire», vous voyez le genre, aussi confortable et douillette que le serait pour vous, un tapis de fakir.

Totalement insalubre, insupportable, voire humiliant pour des poux de haute lignée comme nous.

Ah ! pardon, je ne me suis pas présentée. Moi, c'est Agrippa, et mon mec, c'est Henri, Henri dit le Beau Riri, quand bien même vous, les humains vous prétendriez qu'il est moche «comme un pou».

Les 17 autres nanas, ce sont ses concubines. Et comme nous pondons chacune de 8 à 10 lentes par jour, notre belle famille s'enrichit quotidiennement de 150 mignons petits pouxoux, qui sautillent autour de nous. Elle n'est pas belle, notre couvée d'hier ?

Sachez que tous ces petits anges que vous voyez pulluler et se trémousser, sont nés sur ce crâne-ci, au milieu de ces magnifiques cheveux fins et soyeux. Ce crâne, c'est celui de la petite Cosette, cette gentille petite blondinette qui se gratte frénétiquement, au risque de défaire ses belles tresses. Sa tête, c'est notre terre promise, le pays où nos enfants sont nés. Du moins les 600 derniers. C'est leur patrie en quelque sorte, le droit du sol, vous comprenez ?

La chevelure de Cosette, c'est un jardin d'Eden pour mes enfants. Une vraie forêt de lianes dans laquelle ils jouent à Tarzan, où ils dansent jour et nuit. En fait, surtout la nuit. Et où ils improvisent de longues parties de cache-cache en se camouflant sous les pellicules, devenues abondantes, à cause des shampoings quotidiens censés nous éliminer, mais qui en réalité, ne font que contribuer à notre confort. Grâce à cette douche quotidienne, nous sommes des poux propres et qui sentent bon le baume antipelliculaire ! L'hygiène, c'est important, vous le savez bien.

Je reconnais que c'est moche pour cette pauvre Cosette, mais que voulez-vous, il faut bien que les gosses profitent de leur jeunesse pour batifoler et faire les fous, les petits gredins !

L'enfance... ça passe si vite chez nous hélas ! Dans 10 jours, les rejetons de cette couvée-là seront devenus des adultes, qui n'auront plus qu'une idée en tête : se reproduire. «Croissez et multipliez», vous connaissez, n'est-ce pas ?

Et moi, je serai grand-mère. Des milliers et des milliers de fois. Mais ça ne me gêne pas vous savez car, demain, j'aurai à nouveau plein de nouveaux petits poupoux et les 17 autres concubines de Riri, également. Quand on aime, on ne compte pas.

Oui, vraiment, en colonisant l'opulente chevelure de cette pauvre Cosette, nous avons fait le bon choix, c'est sûr. Et quand bien même nous nous lasserions de notre blonde hôtesse, il nous serait aisé d'investir de nouveaux territoires : la petite fille fréquente l'école toute la semaine, vous me comprenez ? Bien d'autres cheveux noirs, blonds, roux, gris ou blancs – nous ne sommes pas sectaires – sont ainsi prêts à nous offrir l'hospitalité à leur tour !

Sans oublier que notre si charmante logeuse, au mépris des consignes de distanciation sociale données aux humains, adore faire de gros câlins à son papa, lequel est affublé d'une belle bonne grosse barbe frisée.

À en croire nos anciens voisins, les Hibuschu et les Cayugenu, (respectivement originaires du Japon et de Turquie), ces territoires-là regorgent de nourritures de toutes sortes, miettes de pain, jaune d'œuf, restes de fondues, enfin, toutes ces délicatesses dont nous aimons tant nous repaître.

Je dois avouer que ça me démange de m'offrir un week-end dans une de ces barbes-là. Rien que d'y penser, je suis excitée comme une puce...

En attendant, mes chers petits poupoux gambadent, gesticulent, se dandinent, frétilent, se trémoussent et sautillent dans les tresses de Cosette.

Tiens... Vous réfléchissez ? Je vous sens perplexes ? Non ? Mais alors, pourquoi vous grattez-vous la tête frénétiquement comme ça ?

JOUR DE PLUIE

A VOS PARAPLUIES... PARDON, PLUMES !



EN CE JOUR DE PLUIE

Marie-Françoise David

Le confinement est plus supportable sans la pluie.

Les jonquilles, les tulipes, les forsythias, les pâquerettes embellissent nos jardins et prés dont le terrain est fort sec.

Cela devient problématique.

Malgré les technologies de pointe, les météorologues annonçant :

« Que du beau temps, avec fortes températures » peuvent se tromper.

Mais que se passe-t-il en ce jour ?

De gros nuages noirs et menaçants assombrissent le ciel.

Les oiseaux se taisent.

Les gens se précipitent pour se mettre à l'abri.

Tout doucement, la pluie fait son apparition. Elle est légère. Elle est transparente. Elle est bénéfique. Elle épanche notre soif. Elle fait notre joie, nous l'attendions depuis quelque temps. Elle se répand en fines gouttelettes scintillantes.

Elle devient de plus en plus dense. Elle vient de nous surprendre, lors de nos promenades.

Elle coule sur nos visages. Nos vêtements sont trempés sous son abondance. Nos souliers s'embourbent sur le sol qui n'arrive pas à la résorber. L'odeur de la terre mouillée, titille nos narines. Nos oreilles perçoivent son bruissement d'abord agréable, puis plus fracassant. Nos yeux contemplant ce brillant rideau de pluie.

Notre questionnement vient d'avoir sa réponse... Jour de pluie !

En ce jour de pluie, les enfants sautent avec allégresse dans les flaques d'eau, ennuyant les passants.

A la plage, le grésillement de la pluie fait déguerpir la foule.

Avec tristesse, les gamins voient leurs châteaux de sable s'effondrer.

Tandis que les rigoles de la rue se gonflent dangereusement, certains méditent, lisent, écoutent, apprécient avec volupté le crépitement de cette pluie, dans leur confort personnel.

Au retour, les parapluies, en ronde multicolore, nous protègent du glouglou de la pluie, qui tombe en clapotis sur le sol.

Patatras, le pavé glissant fait chuter ce cycliste maudissant ce jour de pluie !

Que de péripéties en ce jour de pluie...

Quelque part, dans le monde, des habitants prient, applaudissent, dansent, chantent: ce jour de pluie, c'est un cadeau tombé du ciel.

Dans certaines croyances, cela fait le bonheur des marabouts, des faiseurs de pluie, des diseurs de bonne aventure, ils sont récompensés en profitant de la naïveté des gens.

Ceux-ci sont dans le désespoir de constater l'assèchement de leur terre, leur bétail mourant, leurs récoltes anéanties, leur réserve d'eau épuisée.

Pour eux, le jour de pluie est une source de bienfaisance, de réjouissance, de ressourcement.

La faune s'abreuve.

La flore dessine un tableau aux multiples couleurs.

Alors, en ce jour de pluie...

« Dansons sous la pluie », sans les claquettes de ce merveilleux danseur que fut Gene Kelly.

JOUR DE PLUIE

Eveline Monticelli

L'aube se lève, le soleil s'élève
Sur les cimes jurassiennes.

La bruine du matin s'estompe
Sous les branches des sapins.

Une humidité ambiante plane
Encore sur toute la vallée.

Au-dessus, des nuages noirs menacent,
La pluie n'est plus très loin.

Et voilà, l'averse attendue arrive,
Créant des mini-flaques d'eau.

Déjà, les oiseaux apprécient,
S'y ébrouant joyeusement.

Des gouttelettes se sont collées
Sur mes vitres extérieures.

Ainsi, le monde du dehors me semble
Flou, comme du verre dépoli.

Une impression de douceur s'invite
Alors, dans mon intérieur « cocooning ».

C'est dans un agréable fauteuil, assise,
Avec un roman en mains,

Que je savoure
ce « Jour de pluie » !

TAMAYLAH ET LA DANSE DE LA PLUIE

Patrick Rège

Je suis sorcière. Une de ces très rares femmes à détenir le «don». Une des très rares sorcières encore en activité en Namibie. Je réside avec ma famille près de la ville de Omahaké, où mon activité est reconnue et respectée.

Je me nomme Tamaylah, mais, s'il vous plaît, ne retenez pas mon nom. Ce sera mieux pour tout le monde.

Mes pouvoirs ? Ils sont à la fois énormes, et limités.

Ma spécialité, c'est la danse de la pluie. Oui, le rituel sacré dont j'ai hérité de ma mère, qui le tenait elle-même de sa grand-mère, ce rituel est invariablement suivi de pluies abondantes, et parfois torrentielles qui durent plusieurs jours, voire plusieurs semaines.

Ne me demandez pas comment cela fonctionne, comment c'est possible. Je l'ignore moi-même, et quand bien même je le saurais, je ne pourrais pas vous le révéler.

Ce que je peux dire, c'est que la danse de la pluie telle que je la pratique, n'est pas accompagnée d'incantations, de sacrifices d'animaux, ni même d'une musique particulière.

C'est aussi simple que puissant : je fais ondoyer mon corps, je le fais onduler et je le fais vibrer, avec des pulsations très précises, mais presque invisibles pour les personnes qui assistent au cérémonial.

La danse de la pluie. Vous imaginez comme cela peut être précieux dans mon pays !

Mais comme je vous l'ai dit, ce pouvoir est limité. Il ne m'est accordé qu'une fois par an. Bien sûr, réaliser cet exploit à tous moments, ce serait fabuleux.

En dehors de la pratique annuelle de la magie, je me produis dans des spectacles à caractère purement artistique : Langarm, Outjina, Namas, et autres danses traditionnelles de diverses ethnies africaines.

L'année dernière, je suis même venue en Europe pour participer à des festivals avec des chanteurs et des danseurs de mon pays.

A la fin du mois de juillet, nous avons ainsi passé quelques jours à Genève. Ah ! les montagnes et le lac Léman ! J'ai adoré.

Le premier jour des fêtes de Genève, je me suis promenée sur les quais,

au milieu d'une foule joyeuse.

Il y avait un orchestre brésilien qui jouait. Je découvrais cette musique rythmée et envoûtante.

Comment résister? Je suis Africaine : Les tempos syncopés, d'où qu'ils viennent, ils me touchent, ils me parlent.

J'ai donc dansé dans la foule, je me suis trémoussée, c'était bon!

Et soudain, la tuile!

Sans l'avoir voulu, j'ai dansé la danse de la pluie!

Que ce soit à la fête des vigneronns à Vevey, au Paléo festival de Nyon ou aux fêtes de Genève, ce fut alors...jours de pluie.

Orages, averses, tonnerre. Tout y est passé.

Quelle honte pour moi, habituellement si rigoureuse! Pour un air de samba, j'ai noyé la Suisse et j'ai asséché mon pays, car ma faculté d'appeler la pluie a disparu pendant les onze mois qui ont suivi.

Chez vous, les gens vont garder longtemps le souvenir de fêtes gâchées.

Mais vous, s'il vous plaît, essayez de ne pas vous souvenir, de ne pas vous souvenir de moi.

Vous ne m'avez jamais vue, je ne suis pas venue fin juillet 2019 au bord du lac Léman et vous ne connaissez pas de danseuse San du nom de Tamaylah.

C'est bien compris, n'est-ce pas? Fin juillet 2019, le temps était pourri, c'était jours de pluie, c'est tout!

N.B.: San est le nom actuel des Bochimans, ou Bushmen.

OUF MON POIDS !

UN SUJET PESANT.



DIALOGUE ENTRE GERDA ET SON MIROIR

Gerda Ferrari

– T’as vu la bouteille que j’ai ouverte ?

C’est un véritable délice! Un muscat de Saint-Jean, un blanc, à déguster bien frais.

Tu ne dis rien ?

– Non, je me fais du souci.

– Pour moi ?

– Oui, pour qui d’autre ?

– Il ne faut pas ! Regarde, ce bon petit blanc, légèrement doux, il accompagne à merveille le saumon fumé que j’ai préparé comme entrée. J’adòooooore !

– J’ai vu. Et ensuite ?

– Ah ! tu as guigné dans le frigo ? Ben oui, j’ai enfin préparé ce cocktail de crevettes qui me souriait déjà depuis quelques semaines. Il me manquait la crème pour la sauce, et tu sais ce que c’est, sans crème, le goût n’est franchement pas aussi raffiné. Tu es d’accord ?

– Mumm...

– Ça veut dire quoi ce « Mumm » tout le temps.

– Euh, j’ai aussi vu le dessert !

– Ah oui, les fraises ! Ce n’est pas trop tôt. Tu ne te rends pas compte tout ce qu’on manque quand on ne va pas soi-même dans les magasins. Heureusement, ma fille a eu la bonne idée de m’en apporter. Mais elles ne figuraient pas sur la liste, tu sais.

– Est-ce que la double crème de Gruyère était aussi son idée ?

– Oui, oui, quand elle m’a téléphoné pour demander comment j’allais les manger, tu comprends bien que ça allait de soi.

– Non, mais vraiment Gerda, as-tu vu la coupe que tu t’es préparée ? C’est de la crème décorée d’une fraise et pas le contraire !

– Ah ? Oui, c’est vrai, j’ai été un peu gourmande, mais cela ne peut faire de mal à personne, non ?

– Tu demanderas cela à ton père-personne et on en reparlera plus tard. D’ailleurs, ça fait longtemps que je ne t’ai plus vue sur cet engin.

– Euh... c'est que... la dernière fois que j'ai mis mon pied dessus, j'ai constaté que... j'ai constaté que, ben, en fait, je trouve qu'il n'est plus très précis.

Sur tant de bêtises, le miroir a préféré lui tourner le dos. La discussion était close.

LE POIDS

Albertine Mellifluo

Avec le confinement, j'ai vachement pris du poids.
Mais comment tu sais ça ?
Tes pantalons, tes chemises ?
Non, c'est mon dernier pèse-personne, il a dit :
«Tu me montes encore une fois dessus, je porte plainte.»
Que ferais-tu, que faire ?
A force de voir la télé te proposer
des cuisines alléchantes, de tous pays,
des desserts, on n'en peut plus, plein de calories
car rien n'est light, tu essaies toutes leurs recettes,
tu dégustes, je dirais te «goinfres».
Les proportions, c'est pour quatre personnes.
On est deux alors, alors,
pantalons-chemises xxl, il me faut.
Mince !
Je dépose plainte.
A qui ?
Aux émissions culinaires, pardi.
Pour réponse: recettes zéro calorie.
Faites du sport télé!
Me voilà repartie sur d'autres ondes,
pantalons-chemises,
plus personne ne me voit.
Ouf, je remonte sur le pèse-personne.
Tu sais ce qu'il me dit: «Ah, non ! poids plume,
j'appréciais mieux auparavant».

LE POIDS D'UN VIRUS

Geneviève Mercier

Léger, très léger, voire flottant et impalpable, indécélable et inobservable, je m'étais enfoui, enseveli dans un coffre de ma grand-mère, dans sa vieille cave gorgée de souvenirs. Sis entre les vieux vinyles revenus en vogue, pneus et jantes, jouets usés et poussiéreux, sans oublier les fameuses décorations de Noël ou de Pâques, je me complaisais parmi des dessins d'enfants, lettres d'amour et de rupture. Camouflé depuis bientôt une bonne décennie, sans pantalon ni chemise, à nu, tout nu... Paisiblement j'hibernais, dormais au chaud. De ronflements en étirements timides, je laissais couler le temps... Cet agréable confinement me fit prendre peu à peu du poids. Pas de pèse-personne à l'horizon. Peu importe ! Voilà bien un instrument confinant et surtout gênant : depuis longtemps il harcèle les femmes et les modes avec exagération, sans poids ni mesure !... Mais, peu à peu, je m'empêtais puis bedonnais, boursouflais et commençais à me distendre. Puis une nuit, en Chine... j'éclatai, j'explosai sans fanfares ni trompettes et me mis à pétiller ! Les jours passèrent et je rendis visite aux humanoïdes dans leurs poumons en pullulant tels les insectes. A votre santé... De nombreux dégâts et ravages, par monts et par vaux,... Fusion complète des classes et catégories, des identités et des pays... Sournement, je me propageai...

Pourquoi direz-vous ? Remettre toutes les pendules à l'heure ! Ne vivons-nous pas à la base dans une communauté spirituelle et altruiste ? Aime ton prochain disait l'un, ensemble nous vaincrons disait l'autre... Réclusion sereine à chacun, chacune.

MULTICOLORE

COLORIONS NOS VIES!



TOUTES LES COULEURS DU MONDE

Edmond Charbonnaz

Absurde

Quand le roux gémit
Feu le jaune n'est pas mort
Un vert, des pinards

Trafic

Quand le rouge est mis
Que l'orange a bien mûri
Là, j'attends mon verre

Tarawa 1943

Bleu des mers du Sud
Sur le sable étincelant
Le sang a coulé

Epicurien

Les rougets de l'île
Seront servis vers midi
Sur la nappe blanche

Chut !

Le rouge claironne
Le rose susurre
Le blanc oublie

Dyschromatopsie

Le riz jaune
La rose blanche
Le verre de rouge

Un président

Sa bible est noire
Ses cheveux sont carotte
Sa maison blanche

Bizness

Côte d'ivoire, peau noire
Chocolat noir, lait blanc
Des comptes dans le rouge

Conte

Elle n'a pas rougi
Relevé son jupon blanc
Le loup est entré

Fin de partie

L'aube opaline a souri
Il a bu le verre de gris
Et tiré le rideau noir

MES PETITS BONHEURS COLORÉS

Lucienne Stitelmann

Se réveiller en douceur dans des draps blancs parfumés,
En entendant les trilles d'un rouge-gorge familier.

Apercevoir par la fenêtre un ciel bleu sans nuages.
Aller à la fête des «cheveux argentés-troisième âge».

Entendre, dans le matin rose, des rires d'enfants heureux,
Se souvenir des siens: leurs peines, leurs joies, leurs jeux.

Admirer un ciel flamboyant qui se métamorphose
A mesure que le soleil apparaît et s'impose.

Faire la nique à la grisaille des soirées solitaires,
En usant et abusant des joies épistolaires.

Se promener, main dans la main, dans une forêt profonde,
Où la lumière éclaire des verts qui se confondent.

Prendre grand plaisir en compagnie d'amis,
Alors que votre pâle conjoint joue à la bigamie.

Boire un bon café noir afin de rester éveillée.
Rêver d'une douce soirée près d'un amant empressé.

Oublier échecs, drames et tristesse que le destin impose.
Et enfin,

Apprécier les bonheurs colorés que la vie nous propose...

SILENCE

« TOUTE LA JOURNÉE JE VAIS ME TENIR
DANS UN COIN DE CETTE GRANDE SALLE
DE SILENCE QUI EST EN MOI »

ETTY HILLESUM

SILENCES

Denise Martin

Où écrivez-vous demandait-on à Yasmina Reza ? Elle répondit : « Partout, je n'ai pas de bureau sanctifié, je peux écrire dans un hall d'aéroport, dans un long-courrier, dans un bistrot, je n'aime pas le silence. »

De son côté, Velibor Colic déclare : « Les vrais écrivains demandent du temps et du silence ». Voici deux écrivains qui ne goûtent pas le silence de la même manière. Quant à moi, il me semble que j'ai toujours vécu dans le silence. Enfant solitaire, j'écoutais le silence bruissant des champs de blé, le silence odorant des cerisiers en fleurs, le silence léger d'un sous-bois, profond de la forêt, envoûtant d'une cathédrale. Le silence mystérieux de la nuit, lumineux de l'aurore.

A la maison, il n'y avait ni poste de TV, ni radio. A peine, entendais-je vers le soir les exercices laborieux au violon de mon frère jumeau. Ma mère, mon père, mes frères, tout le monde parlait bas. Nous habitons à la campagne dans une ancienne ferme, très éloignée du village. Pas de voitures, pas de passants, pas d'amis. La solitude escortait le silence, tout naturellement.

J'ai conservé de ce temps-là, peu d'aptitudes pour le bavardage et la difficulté à dire à haute voix ce que je ressens. Pour exprimer une émotion, je dois passer par l'écriture, dans le silence. Alors mon silence devient habité. J'entends la voix et l'accent de mon dernier interlocuteur. Je lui réponds, je lui souris intérieurement, je lui dis ce que je n'ai pas pu lui dire, de vive-voix, au moment même de la rencontre.

Le silence m'est si cher que je serais capable de commander, à la terrasse d'un café, un bol de silence avec une cuiller pour le goûter.

Le silence tapisse mon âme. Je sais me réfugier en lui, les jours d'orage et de tempête. Ô silence, jette ton manteau protecteur sur mon bouillonnement intérieur afin que tout doucement mon cœur s'apaise !

LE SILENCE

Geneviève Mercier

Des souvenirs glorieux incrustés, d'autres amers et tristes ont resurgi inopinément pendant notre retraite silencieuse.

Le temps a coulé, coule et coulera encore... Comment le saisir ?

Parfois, il prend trop de temps en s'emballant dans les méandres de la vie.

Parfois, il se bouscule aux portes du désir.

RIRE

« MIEULX EST DE RIS QUE DE LARMES
ESCRIME,
POUR CE QUI RIRE EST LE PROPRE DE
L'HOMME » RABELAIS

RIRE

Denyse Huc

« Le rire sucre les larmes » (Robert Sabatier)

Journée sans rire, heures insipides, journée morose...

Sus aux grognons, aux opérés du sourire,
Loin de moi les renfrognés, lèvres gercées,
Les bonnets de nuit, culs pincés,
Les perfides riant sous cape,
Les moqueuses scélérates !

Rire de tout, rire de rien,
Pour oublier douleurs et chagrins.
Rire tout mon saoul, avec vous, avec toi,
Eclats de rire, bulles de joie,
De la gaieté en libre-service,
Regard pétillant, complice.

Je veux rire et rire encore,
Insolent pied de nez à la mort.
Offrir mon rire en cadeau,
Le laisser jaillir fort et haut.
Quoi de plus émouvant que ces grelots d'argent,
Les fraîches musiques des rires d'enfant ?

Si s'unissaient tous les rires du monde,
Nous ferions la plus joyeuse des rondes,
Sublime harmonie à faire danser les anges...

IMPRÉVU

LA PANDÉMIE EST ARRIVÉE...



RÈGLEMENT DE COMPTE À O.K. CORRAL

Edmond Charbonnaz

Il y avait bien longtemps que je caressais ce rêve d'aller visiter le Far West. Enfant, j'étais fasciné par les aventures colorées de ses habitants : les pionniers, les cow-boys, les hors-la-loi aussi, tous ces personnages me paraissaient mener des existences passionnantes. Dans le confort de mon lit, tard dans la nuit, je vibraï, libre et indomptable, dans la peau de Billy the Kid ou Wyatt Earp.

Maintenant, enfin, après une longue carrière de fonctionnaire, prudent et méticuleux, maintenant libre à nouveau comme l'imagination de l'enfant que j'avais été, maintenant j'allais partir à l'ouest du Pecos et visiter Tombstone. Je préparais mon voyage soigneusement. J'avais retrouvé, au fond d'un coffre, « Tintin en Amérique », mon premier vrai livre, et plusieurs albums de Lucky Luke. J'avais toutes les cartes en main pour aller régler quelques affaires restées en suspens entre Langtry et Dodge City.

Hélas, le virus est arrivé de Chine et il ne me resta plus qu'à remettre mon projet à des temps plus propices.

Ce matin, au soleil d'une terrasse, je prenais un café et mon attention fut attirée par la conversation de deux jeunes femmes assises à une table voisine. Elles échangeaient les dernières nouvelles, abondantes après ces quelques semaines insolites. Au moment de se quitter, l'une d'elle, vêtue d'un pantalon un peu serré, ou peut-être était-ce le contenu de celui-ci qui l'était, l'une d'elle donc montrant un ventre assez plat sous un T-shirt ajusté, se vantait d'avoir affermi sa musculature grâce à quelque programme de sport en ligne. Pour ne pas être en reste son amie, qui portait des vêtements plus lâches, déclara en avoir fait autant. Sans ciller la première de riposter : « Tiens, cela ne se voit pas ! », laissant son interlocutrice déconfite.

Ce matin, sur cette placide terrasse de Lancy, il ne manquait plus que l'odeur de la poudre pour m'imaginer à la porte d'un saloon de Dead Man Gulch sur le point d'échanger des aménités avec les frères Dalton.

PORTER PLAINTE

OU PAS?

MAIS À QUI? DE QUOI?



PORTER PLAINTÉ OU PAS?

Gerda Ferrari

Mais oui, je porte plainte :
J'en ai assez d'être confinée,
D'être considérée trop âgée,
Je me sens mise de côté !

Non mais, écoutez ce qu'on m'a déclaré :
Vous êtes à risque, chère Madame, restez enfermée !
Dans votre cuisine, aucun danger,
Sur votre balcon, vous pouvez respirer.
Vous n'aurez même pas besoin d'être masquée.
Faites attention aux mains, il faut les laver.
Laver et brosser et encore et encore laver !

Et on m'a assurée que je ne serai pas contaminée.

Ah non ? Pas contaminée ?
Par contre, je serai bientôt cinglée,
Carrément détraquée,
Ensuite, je serai totalement ankylosée,
À force de traîner entre fauteuil et canapé,
Aller-retour, oui, vous comprenez.
Et, regardez,
Grand exploit : par-dessus le pouf, je peux sauter.
Voilà la vie d'une personne confinée.
Je fais la gym pour les aînés.
Dans ma cuisine, je danse (sans être enlacée).
Je peux faire ce que je veux, en toute liberté
Pourvu que je reste sagement con-fi-née.
Je n'ai qu'un mot, qu'un cri, qu'une prière :
Je veux être dé-con-fi-née !
J'en ai marre, je suis lasse
De vos recommandations à la noix.
Je porte plainte, avec ou sans loi
Et d'ailleurs... d'abord contre moi !
Car qu'est-ce qui m'empêche de quitter mon toit ?
Je prends mon masque et je m'en vais, de ce pas,

Écouter les oiseaux dans les bois,
Chanter avec eux, cosi e cosa.
Il fallait bien me défouler un peu, n'est-ce pas ?
Par miracle, je me sens mieux déjà.

EPILOGUE :

CRÉER UNE HISTOIRE À PARTIR
D'UNE CHUTE.



MADAME SIDONIE

Gerda Ferrari

Madame Sidonie ne quitte plus sa maison
À cause du confinement.
Elle tricote sur son balcon
Du matin au soir, pour passer le temps.

Monsieur Jeannot se promène avec Milou,
À cause du confinement,
Il tourne en rond, autour de la maison.
Il a vu Sidonie qu'il trouve bien jolie.

Au bout d'une semaine, il fait halte sous son balcon.
Il la salue poliment :

«Madame Sidonie, bonjour ou bonsoir (c'est selon),
Est-ce qu'il avance votre tricot ?»

Et elle répond : «Vous êtes bien aimable, Monsieur Jeannot.
Et vous-même, chaque jour vous tournez en rond autour de la maison ?»

Les semaines passent,
Le confinement devient routine.
Madame Sidonie tricote sur son balcon,
Monsieur Jeannot et Milou tournent autour de la maison.

Et puis, à la cinquième semaine,
Un malheureux incident met fin à cette routine rassurante.
De loin, Madame Sidonie, qui est déjà dans l'attente,
Perçoit un joyeux aboiement.

C'est Milou, crie-t-elle, et Monsieur Jeannot !
Et dans une grande agitation,
Elle laisse tomber son tricot par-dessus le balcon.
Alors, vous comprenez, Monsieur Jeannot a saisi l'occasion
Qu'il espérait depuis le début du confinement.
Il a grimpé les deux étages
qui le séparaient du balcon !

Qu'auriez-vous fait à sa place ?

• • •

PRÉSENCE

Jean-Marie Leuzinger

Sombre pénombre, mais les ombres meurent lorsque tu apparais
Dans mes souvenirs, je sens encore cette présence
Et le son de ta voix quand tout bas tu parlais,
Me disant ces mots d'amour emplis d'innocence.

Sombre pénombre, mais les ombres meurent lorsque tu devinais
Mes humeurs, mes états d'âme et tous les comment.
Tu me prenais les mains, me les tenais serrées.
« Prends en moi le courage et la force, je veux que cessent tes tourments ».

Sombre pénombre, mais les ombres meurent quand tu m'aimais
Sans reproche, sans morale, là pour bien m'écouter.
Avec toi c'était bien comme ces roses rouges en mai,
Nous nous promenions ensemble, j'étais si comblé.

Sombre pénombre, mais les ombres sombres se sont dissipées,
Tu es toujours avec moi comme hier, comme avant,
Prenant soin de mes nuits encore si agitées.
Souvent, chaque jour, chaque heure, je pense à toi Maman !

DOFAIM

Guy Fournet

Donnons à manger à ceux qui ont faim

Elle est arrivée dans sa robe qui n'a plus d'âge, curieuse, la parole facile,
légèrement voûtée.

Ce n'est pas elle qui va servir de modèle pour un programme de minceur,
Elle a passé l'âge.

Elle pose des questions : « C'est la mairie ? »

Elle prête les locaux, enfin oui, en partie.

Elle a soif, un verre d'eau, soif de parler.

Quelqu'un pour l'écouter...

Elles sont là, ils sont là, pour ça aussi.

Elle repartira accompagnée,

Les bras trop chargés.

Je ne l'ai pas entendue,

J'ai mis du temps à la voir,

Elle repartait avec ses deux sacs.

Dans son attitude africaine,

Digne, et ses mots : « Merci beaucoup ».

Ses yeux ont trahi sa posture,

Trop brillants, ils voulaient dire :

« Si vous saviez combien j'ai honte... »

Deux personnes croisées,

Deux âges différents,

Deux vies semblables

Dans la peine et la misère,

Deux gouttes d'eau

Mais aussi de lumière.



33520 BRUGES (France)
www.aquiprint.com

achevé d'imprimer juillet 2020



